

« Saussure et l'étymologie populaire », paru in C. Normand & M. Arrivé (éds), *Saussure aujourd'hui*, Actes du Colloque de Cerisy (12-19.8.1992), Numéro spécial de *LINX*, Université Paris X-Nanterre, 1995, 121-138.

Saussure et l'étymologie populaire

Marie-José Reichler-Béguelin
Universités de Neuchâtel et de Fribourg

Deux grandes raisons m'ont conduite à aborder ici le problème de l'étymologie populaire dans l'oeuvre de F. de Saussure.

D'un point de vue général, tout d'abord, c'est le sentiment d'une contradiction, tant épistémologique que théorique, autour de la notion de "conscience du sujet parlant" telle qu'elle apparaît dans la littérature d'inspiration structuraliste. D'une part en effet, la linguistique post-saussurienne se donne pour but de rendre compte de la conscience des locuteurs, qu'elle prend comme objet d'étude et qu'elle sollicite à l'occasion comme caution en vue de valider ses modèles. D'autre part cependant, chez certains structuralistes, l'étymologie populaire fait l'objet d'appréciations embarrassées ou curieusement dépréciatives, quand bien même les phénomènes qu'elle recouvre passent pour le reflet direct de l'activité linguistique "naïve" des locuteurs.

Les pratiques lexicographiques fournissent un excellent exemple de cette ambiguïté implicite¹. Au nom de la conscience synchronique des associations lexicales, les auteurs de dictionnaires acceptent sans peine d'entériner comme faits d'homonymie certains cas de spécialisation sémantique. Ainsi, dans le *Robert méthodique* (éd. 1982), qui regroupe les mots par familles, *ostréiculture* et *ostracisme*, remontant l'un comme l'autre au nom grec de la "coquille" *óstrakon*, donnent lieu à deux entrées distinctes, en vertu du fait qu'ils ne sont plus sentis comme apparentés par les usagers du français actuel. Mais à côté de telles différenciations, la langue connaît aussi des situations inverses, qui, justement, reflètent l'action de l'étymologie populaire: deux mots initialement distincts sont interprétés comme parents, par un phénomène de confluence lexicale. Or, en pareil cas, les lexicographes tendent au contraire à évacuer la conscience synchronique du locuteur, pour privilégier une perspective historique. C'est ainsi que, toujours dans le *Robert méthodique*, on ne réunit pas sous une même entrée des mots originellement distincts, mais ressentis comme parents en français d'aujourd'hui: *habit / habiller, ouvrir / ouvrable, scalper / scalpel*, etc.²

Soulever le problème de l'étymologie populaire chez Saussure, cela revient donc, en premier lieu, à tenter d'éclairer l'origine de certains réflexes méthodologiques hybrides dans la tradition linguistique du 20^e siècle.

Une autre raison, d'ailleurs corrélée à la précédente, découle de l'intérêt que je porte aux procédures linguistiques mises en oeuvre par l'étymologie, que celle-ci soit ou non, en fin de compte, porteuse d'une visée historique. Quand elle s'exerce en synchronie, l'étymologie est un des secteurs de la langue où s'exprime la compétence lexicale des sujets parlants, leur façon spontanée d'appréhender les unités et les sous-unités significatives, leur faculté de les organiser en corrélations paradigmatiques, leur aptitude dynamique à les motiver et remotiver sémantiquement. Mais elle est aussi instructive pour une autre raison: l'étymologie populaire est un des lieux de l'activité langagière où le principe de distinctivité se trouve, d'une certaine façon, débordé par un principe symbolique concurrent, celui qui, d'une ressemblance phonique, même approximative,

¹ Voir aussi les citations données plus bas sous III.

² Pour plus de détails, cf. Reichler-Béguelin 1990b et 1993.

déduit l'idée d'une parenté de sens (Genette 1976). Appliqué *in praesentia*, ce principe inspire les équations proverbiales bien connues: *sōma sēma, nomen omen*, ou encore *traduttore traditore*. Dans ces couples de mots, le phonologue pourra puiser des exemples-types de paires minimales, où l'opposition de deux atomes phoniques suffit à garantir le clivage irréductible des signifiés. La sagesse des nations, attachant autant ou plus de prix à la similitude des signifiants qu'à leur différence, tire au contraire parti de l'effet paronymique pour appuyer argumentativement une assertion d'équivalence ou d'identité, qui, au-delà des signifiés, vise l'essence même des *designata*.

On sait qu'au niveau du discours, les phénomènes paronomastiques ont fasciné Saussure: ils sont au centre des quêtes anagrammatiques qui ont passionnément mobilisé son attention. Or, l'étymologie, qu'elle soit populaire ou savante, consiste aussi à chercher "les mots sous les mots", selon la formule heureuse de Starobinski (1971), non certes à l'échelle du texte, mais à celle, plus modeste, de l'entité lexicale. Il y a, en fait, continuité entre l'activité consistant à (re)trouver un mot derrière un autre, et celle qui vise à découvrir le mot-thème inspirateur et générateur d'un texte. En travaillant sur les anagrammes, Saussure a vraisemblablement cherché à fonder une poétique textuelle à l'aide d'un outillage épistémologique issu tout droit des pratiques étymologiques développées au 19^e siècle par la grammaire comparée des langues indo-européennes. Il a tenté d'appliquer à la syntagmatique du texte un mode d'analyse inspiré de la méthode reconstructive qu'il avait lui-même, dans son *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes* de 1879, portée à sa plus haute expression (Reichler-Béguelin 1990a).

Examiner la position de Saussure par rapport à l'étymologie populaire, cela revient, dès lors, à s'interroger une nouvelle fois sur sa vision des phénomènes paronomastiques dans la langue: y a-t-il clivage, à ce sujet, entre le Saussure des *Anagrammes* et celui du *Cours*? Et comment le Genevois abordait-il, à l'intention de ses étudiants, le problème des critères de validation du savoir sur la langue, notamment celui du statut de certaines analyses non savantes? Il vaut la peine de soumettre à une lecture attentive les passages concernés du *Cours de linguistique générale*, d'autant que, tels qu'ils sont présentés par les éditeurs, certains propos de l'oeuvre posthume de Saussure peuvent paraître condescendants, voire peu indulgents à l'égard de l'étymologie populaire. Qu'en est-il de ces développements, qui sont d'ailleurs explicitement incriminés aujourd'hui par les auteurs soucieux de réhabiliter les pratiques étymologiques spontanées (p. ex. Chambon, 1986)³?

I. Relevé des passages concernés

Un chapitre intitulé "L'étymologie populaire" figure dans la 3^e partie du *Cours* consacrée à la "Linguistique diachronique" (partie qui, comme on sait, n'est ni la plus connue, ni la mieux étudiée). Ce chapitre porte le numéro VI et représente l'équivalent de 3 pleines pages de l'édition de Bally et Sechehaye (2^e éd., pp. 238-241). La source en est le premier cours de linguistique générale professé par Saussure en 1907 (Cours I chez Godel, 1957:15). Le 3^e appendice de cette même partie contient des réflexions sur "L'étymologie" qui sont inspirées à la fois du Cours I, et des notes de Brüttsch relatives à un cours d'étymologie grecque et latine (1911-12).

On se référera également à un passage du chapitre VI de l'Introduction portant sur la "Représentation de la langue par l'écriture", où il est question des graphies étymologisantes, et en particulier de celles qui reposent sur une "fausse" étymologie (cas du *d* de *poids*: CLG 50, dont la source est le tout début du Cours III de 1910-1911).

Est aussi, très nettement, du ressort de l'étymologie populaire, quoique le mot n'y figure pas, le passage bien connu sur la confusion des deux adjectifs *décrépi* et *décrépît*, apparaissant au

³ Notons que le thème de l'étymologie populaire chez Saussure n'est pas abordé dans le très intéressant volume collectif sur les *Discours étymologiques*, paru récemment chez Niemeyer (Chambon et Lüdi, eds, 1991).

chapitre III ("La linguistique statique et la linguistique évolutive") de la 1^e partie consacrée aux "Principes généraux" (CLG 119, source: également le Cours III). Cet exemple important est donné pour illustrer la différence entre point de vue synchronique et point de vue diachronique sur la langue.

Je reviendrai sur ces trois passages.

Plus généralement, la question de l'étymologie populaire se laisse rattacher à la problématique des groupes d'associations (CLG 173-175), évoquée également dans un passage tiré du Cours II (1908-1909) qui traite de la division entre lexicologie et grammaire (CLG 186). Ces domaines relèvent tous de la réflexion sur les phénomènes de "classement intérieur" (CLG/E 2024 : I R 2.25), d'organisation des matériaux fournis par la langue, d'*association de forme à forme* comme disent les notes de Riedlinger (*ibid.*). Enfin, les cas de redécoupage morphologique (CLG 232-235) dont témoignent p. ex. lat. *septentrion-alis* > *septentri-onalis* (cf. *meridi-onalis* pour *meridi-alis*), et *somn-olentus* > *somno-lentus* > fr. *somnol-ent*⁴, exemples sortis eux aussi du Cours I, et dont l'évocation précède de peu celles des faits d'étymologie populaire, entretiennent avec ceux-ci une incontestable parenté: les uns comme les autres concernent l'activité de réinterprétation morpho-sémantique à laquelle sont constamment soumis les signes linguistiques.

II. Place du chapitre sur l'étymologie populaire dans l'économie du CLG d'une part, et du Cours I d'autre part

Un travail de critique textuelle un peu minutieux sur les sources constitue, on s'en doute, une étape obligée; or il conduit à discuter certains partis pris de rédaction et certaines initiatives des premiers éditeurs du *Cours de linguistique générale*. Il est instructif, pour commencer, de voir comment se situe, du point de vue de la planification, le développement sur l'étymologie populaire, d'abord dans la 3^e partie du CLG, et ensuite dans l'exposé oral tel que les notes d'étudiants en gardent la trace.

Dans ce qu'il est convenu d'appeler la vulgate, notre passage apparaît après deux couples de chapitres consacrés le premier au changement phonétique, le second à l'analogie, dont il paraît constituer, thématiquement, le prolongement. Il précède un chapitre sur "L'agglutination" et un autre sur les "Unités, identités et réalités diachroniques". La 3^e partie s'achève sur trois développements théoriques importants, dont les titres sont: "Analyse subjective et analyse objective", "Analyse subjective et détermination des sous-unités", et enfin "L'étymologie".

De toute cette 3^e partie consacrée à la linguistique diachronique, le Cours I constitue la source principale. Cependant l'économie en a été notablement modifiée par les éditeurs: c'est là, sans aucun doute, un des résultats du fait que les "Principes généraux" et la "Linguistique synchronique" aient été placés en tête du livre. Il s'ensuit un double effet: d'abord, la démarche d'ensemble de Saussure reçoit un tour déductif qu'elle n'avait pas dans son enseignement; ensuite, la partie de linguistique historique, relativement coupée de la réflexion sur la synchronie, perd en originalité. Les changements de plan introduits dans cette partie ne sont en tout cas pas dépourvus de conséquences sur l'argumentation générale, sur la place que tiennent dans cette argumentation les cas d'étymologie populaire, ainsi que sur la vision qui est donnée du phénomène lui-même⁵.

⁴ CLG/E 2592: I R 2.12 et 2.76, et 2598: I R 2.74.

⁵ Godel, 1957:99, minimise à tort l'importance des changements introduits à cet endroit: "(...); mais pour celle-ci <la troisième partie>, les éditeurs ont retenu la disposition et la matière du cours I, se bornant à rejeter dans des appendices le développement sur l'analyse du mot (...)". Il ne relève d'ailleurs pas spécialement (1957:118-119) les interventions des éditeurs sur le chapitre "Étymologie populaire", qui seront mises en lumière dans la suite de mon étude. Cela n'a pas de quoi surprendre, étant donné que ce chapitre du *Cours* a manifestement toujours été considéré comme marginal.

Bornons-nous à l'essentiel. Tel qu'il a été présenté aux étudiants, le Cours I n'est pas seulement un exposé systématique sur le changement linguistique, il est entièrement parcouru par un fil directeur, une préoccupation méthodologique consistant à dénoncer certains préjugés sur la langue. Au point 2 des préliminaires, on trouve une "Analyse des erreurs linguistiques" (I R 1.5, au sens d'"erreurs *commises par* la linguistique"), avec, pour commencer, une "*fausse* conception des changements de la langue, appelés à *tort*: corruptions" (je souligne), et, ensuite, le problème du crédit excessif accordé à l'écriture. En filigrane de tout ce Cours I, et de façon réitérée, Saussure exprime le souci, pédagogique autant qu'épistémologique, de mettre en cause certaines idées reçues, et surtout de redistribuer les priorités scientifiques: en matière de faits linguistiques, où est l'essentiel et l'accessoire, le naturel et l'artifice, le concret et l'abstrait, le juste et le faux, le vrai et le faux, et, en définitive, où a-t-on chance de rencontrer le *réel*?

Cette réflexion critique, qui parfois pose les problèmes sans prétendre les résoudre, et qui, bien sûr, ne va pas sans certains tâtonnements, porte en fait sur l'activité intellectuelle du linguiste diachronicien, et sur les critères de validation des analyses produites par la grammaire historique. Elle prépare l'opposition entre point de vue synchronique et point de vue diachronique, et trouve une sorte d'aboutissement dans le passage sur les analyses objective et subjective, où Saussure pose le problème de la valeur respective des analyses opérées par les locuteurs et celles opérées par le grammairien. Je cite ces propos décisifs, qui donnent, une fois pour toutes, la priorité à la conscience linguistique sur l'analyse savante, la réalité linguistique n'étant autre que le "fait présent à la conscience des sujets parlants"⁶:

"La langue ne peut pas procéder comme le grammairien, elle <est à> un autre point de vue et les mêmes éléments ne lui sont pas donnés, elle fait ce <qui par> le grammairien est considéré comme des erreurs <mais> qui n'en <sont> pas, car il n'y a de sanctionné par la langue que ce qui est immédiatement reconnu par elle.

Entre *l'analyse subjective des sujets parlants* eux-mêmes (qui seule importe!) et *l'analyse objective des grammairiens*, il n'y a donc/[66] aucune correspondance, quoiqu'elles soient fondées toutes deux en définitive sur la même méthode (confrontation de séries).

<Si le grammairien opère subjectivement et objectivement, il n'arrive pas au même résultat et l'on peut> dire dans ce cas qu'une des deux analyses ne se justifie pas. Quelle est la *valeur de l'analyse objective* par rapport à l'autre?" (CLG/E 2759 sqq.: I R 2.65-66)

Or, dans l'économie du Cours I, ce passage, qui évoque directement une discordance entre la norme des locuteurs et ce qu'on pourrait appeler une norme savante, *précède* de fort peu notre chapitre sur l'étymologie populaire, qui doit être lu à sa lumière. Cela importe d'autant plus que l'étymologie populaire est traitée de manière courante, à l'époque et aussi plus tard, en termes d'"erreur", alors même que le tri entre le *vrai* et le *faux* se révèle particulièrement délicat en matière de rattachements lexicaux.

Dans la vulgate, l'ordre des parties a été inversé: les développements intitulés "Analyse subjective et analyse objective" et "Analyse subjective et détermination des sous-unités" ont été rejetés, assez malencontreusement, en appendices. Cette marginalisation des propos théoriques, ajoutée à l'effet de morcellement résultant du découpage en chapitres, a une incidence argumentative très nette. Le "fil rouge" du Cours I, que j'ai dégagé ci-dessus, est loin d'être aussi évident dans la partie de la vulgate qui s'en inspire. Sur la question de l'étymologie populaire en tout cas, le problème de la conscience des unités et des séries associatives passe au second plan: l'accent ne porte plus que sur la place de l'étymologie populaire par rapport à l'analogie, sur la mise en lumière de leur "diversité de nature" (CLG 238). L'autre question pendante du Cours I,

⁶ N7, citée par Engler p. 417; sur ce point, il y a quelque sens à parler de "rupture épistémologique" avec la linguistique de l'époque.

celle du statut linguistique et de la "valeur" des étymologies populaires, en reçoit un éclairage fort différent.

III L'intervention des éditeurs dans la rédaction

L'intervention des éditeurs du *CLG* dans la rédaction du chapitre lui-même a des effets congruents avec ceux des remaniements géographiques qui viennent d'être signalés. Cette intervention contribue à ancrer l'idée (radicalisée par De Mauro dans la note 286 de son édition critique, reprise dans l'article de Chambon, 1986:47 n.5, et aussi, plus modérément, par Wunderli 1990:92) selon laquelle Saussure aurait partagé la vision assez stéréotypique à laquelle donnent lieu, avant et après lui, l'étymologie populaire et les phénomènes spontanés de remotivation, usuellement présentés comme étant du ressort d'une *pathologie* du langage. D'où la notion, fréquente dans la littérature sur la question, de *fausse* étymologie, utilisée comme synonyme d'étymologie populaire.

Dans ce même esprit, Vendryes mentionne les "accidents" de l'étymologie populaire (1950:229), les "étranges déformations" qu'elle fait subir aux mots (212), ses "rapprochements qui abusent l'esprit" et que la "saine raison (...) condamne" (214). Plus tard, Chantraine, 1970, qui entend revaloriser la perspective statique en étymologie, perpétue néanmoins certaines formules, traditionnelles autant que révélatrices: l'étymologie populaire "exerce des ravages", au mieux elle est une "approche de la vérité peu méthodique mais utile". Bréal, un des maîtres de Saussure, parlait déjà de "fausse perception" dans les cas où les sujets croient "percevoir une désinence où elle n'est pas" (1904:66), de "fausse polysémie" (149 n.) pour qualifier les cas d'homonymie tels que *grenadier* signifiant d'une part "espèce d'arbre" et d'autre part "soldat" (cf. Reichler-Béguelin 1993). Et l'on sait que Littré avait pris la peine de réunir dans sa *Pathologie verbale ou lésions de certains mots dans le cours de l'usage* (1880) "les inconsistances et lourdes méprises", "les fâcheuses déviations" que l'usage a fait subir au lexique du français (1986:9).

Il y aurait lieu, sans doute, de souligner le parallélisme entre la "fausse" analogie des premiers comparatistes du 19^e siècle (celle qui bouleversait l'application régulière et mécanique des "lois" phonétiques) et la "fausse" étymologie des grammairiens de la génération suivante, celle qui vient brouiller la perception "systématique", "rationnelle" (peut-être faudrait-il dire: orthodoxe), des régularités morphologiques et des apparentements lexicaux.

Or Saussure, dans son réexamen des valeurs établies en linguistique, dans son effort aussi pour donner la priorité au point de vue des locuteurs, commence par montrer à ses étudiants, à l'opposé de ce que pensaient les tenants des lois phonétiques, et dans une optique nettement néogrammairienne, que l'analogie est le domaine par excellence des régularités grammaticales, celui où le système détermine les créations de parole. Dans la foulée, il rencontre le cas de l'étymologie populaire, secteur plus problématique, où ce sont, semble-t-il, les faits de parole qui exercent une pression sur le système. La vulgate, en modifiant certaines formulations, mais aussi, on le verra, en sélectionnant les exemples donnés par Saussure dans le cadre du Cours I, affadit et banalise sa doctrine. En fait, elle tend à la conformer au discours ambiant sur l'étymologie populaire, discours dépréciatif, où l'énonciateur savant prend soin de "marquer la distance" entre lui-même et le locuteur de base, considéré comme fantasque, peu rationnel, culturellement inférieur.

a) L'axiologisation du discours

L'injection de vocabulaire évaluatif est sensible à divers endroits du texte. Par exemple, à la p. 239 (= *CLG/E* 2653), les notes de Riedlinger portent:

"L'étymologie populaire peut être aussi effective, mais sans créer de mots nouveaux <et en> tombant dans les mots anciens déjà connus; elle ne constitue donc pas un apport <pour> la langue".

Dans le *CLG*, le passage est reformulé dans des termes péjoratifs dépourvus de correspondant dans la source:

"Mais le plus souvent *on déforme* le mot pour l'accommoder aux éléments qu'*on croit* y reconnaître"⁷.

Selon la vulgate, les innovations dues à l'étymologie populaire

"*quelque bizarres qu'elles soient, ne se font pas tout à fait au hasard*; ce sont des tentatives d'expliquer approximativement un mot embarrassant en le rattachant à quelque chose de connu" (*CLG* 237 = *CLG/E* 2641)

La demi-concession que je mets en italique est un pur ajout. A la p. 240 (= *CLG/E* 2663), le passage de la vulgate:

"Ainsi le degré de *déformation* ne crée pas de différences essentielles entre les mots *maltraités* par l'étymologie populaire"

n'a aucun correspondant dans les notes de Riedlinger.

En 241 (= *CLG/E* 2670), la formulation péremptoire et réductrice: "L'étymologie populaire est un phénomène pathologique" a été supprimée à juste titre dès la seconde édition du *CLG*⁸, et certains auteurs ont tort de soutenir qu'elle reflétait l'avis de Saussure: elle avait pour source un développement beaucoup plus nuancé, beaucoup plus hésitant, où celui-ci n'assumait pas lui-même (si l'on se fie aux notes toujours très scrupuleuses de Riedlinger) la responsabilité énonciative du terme *pathologique*:

"il y a <là> quelque chose *qui peut passer pour vicieux, pour pathologique* <quoique ce soit une application extrêmement particulière de l'analogie>, car on voit que cette étymologie <se borne> à certaines catégories de mots [...]"

Si l'on prend pour base les notes d'étudiants, l'exposé de Saussure est donc nettement plus neutre et descriptif que ce qui ressort de la vulgate; il se rapproche davantage, par exemple, de l'approche tout à fait technique que Bloomfield présente de l'étymologie populaire aux pp. 394, 400, 425 de son ouvrage, et cela même si le Cours I conserve çà et là l'idée que l'étymologie populaire "est plutôt une déformation" qu'une formation (*CLG/E* 2673: I R 3.11).

b) Le tri des exemples

Passons maintenant à la description des faits d'étymologie populaire proposée dans le cours I. Les éditeurs respectent en gros l'ordre de l'exposé, mais rendent presque indiscernables les articulations typologiques, pourtant clairement indiquées et même numérotées dans les notes de Riedlinger (1. réanalyses latentes, dépourvues de changement formel correspondant; 2. réanalyses tombant sur des mots déjà existants; 3. réanalyses conduisant à des innovations formelles). D'autre part les éditeurs omettent tous les exemples que je signale en caractères gras:

1. Les faits d'étymologie populaire latents, se manifestant par un changement d'interprétation, mais non par un changement formel: cas de l'all. *durchbläuen*, *Abenteuer*, de fr.

⁷ Dans cette citation comme dans toutes celles de ce paragraphe, les italiques sont de moi.

⁸ Peut-être suite à la lettre adressée le 15 juin 1916 à Charles Bally par Raymond de Saussure, fils de Ferdinand, et futur psychanalyste. Celui-ci, après lecture de l'ouvrage posthume de son père, propose de reconnaître comme relevant à plein titre de la linguistique les phénomènes dits pathologiques tels que les *lapsus linguae*, etc. (Cette lettre a été publiée dans *Le Bloc-notes de la psychanalyse* 5, Genève, 1985:147-148; je remercie Michel Arrivé de me l'avoir signalée).

soufreteux, cas de *habiller* (< *a-biller*, de *bille* ("morceau de bois taillé auquel s'attachent les cordes qui servent à haler un bateau") et *rhabilleur* ("celui qui rajuste les parties d'une montre") pour *abiller*, *rabilleur*, cas-limite de *lais*, rapproché de *léguer*, d'où l'adaptation graphique *legs*, parfois relayée dans la prononciation. (I R 3.3-3.5)

2. Les faits d'étymologie populaire "tombant dans les mots anciens déjà connus" (2653: I R 3.5), déjà présents dans la langue: exemple de la *landwehr* allemande appelée *langue verte* dans certains départements français pendant la guerre franco-allemande; *huile de foie d'amoureux* pour *huile de foie de morue*; angl. *bloody* (< *by Lady*) rapproché de *blood* "**sang**"; cas de all. *Trampeltier* littéralement "animal qui piétine", adaptation de lat. *dromedarius*, et v.h.a. *mari-greoz*, littéralement "caillou de mer", de lat. *margarita* "perle". (I R 3.5-3.7)

3. Les faits d'étymologie populaire conduisant à une modification de forme, créant un mot nouveau: cas de *carbunculus* donnant fr. *escarboucle*, rattaché à *boucle*, et all. *Karfunkel* par rapprochement avec *funkeln* "étinceler"; all. *Érb-lasser* "qui laisse un héritage", modifié accidentellement en *Er-blässer* par rapprochement avec *bläss* "pâle"; fr. *choucroute*; *Trocadéro* "appelé dans une partie de la population parisienne *trois cadéros* (*je vais aux trois cadéros*)" (2658: I R 3.7), *maladrerie* (hôpital de lépreux) pour *maladerie*, par influence de *ladre* "lépreux", *ladrerie* "léproserie"; enfin *calfeutrer* pour *calfater* par influence de *feutre*, et *homard* (emprunt à l'ancien nordique *humarr*, acclimaté orthographiquement par rapprochement des mots en *-ard* du fr. comme *hasard*; d'après les notes R, ce dernier cas ne mérite pas le nom d'étymologie populaire, parce que l'acclimatation ne porte que sur la partie suffixale, sans réinterprétation du mot). (I R 3.7-3.8)

Les observations faites par Saussure à propos de ces exemples sont de deux ordres:

- Tout d'abord, à propos du 3e type, et plus particulièrement de l'exemple *Karfunkel*, il pose le problème de l'analyse morphologique inaboutie sous-jacente à ces formes:

"Le mot est nouveau non seulement dans sa composition, mais aussi dans son premier élément *kar-* qui *ne correspond à rien en allemand*." (CLG/E 2659: I R 3.7)

Le passage correspondant de la vulgate introduit très probablement un contresens:

"Ce qui frappe à première vue dans ces exemples, c'est que chacun renferme, à côté d'un élément intelligible existant par ailleurs, une partie qui *ne représente rien d'ancien* (*Kar-*, *escar-*, *cal-*)." (Je mets en italique les formulations discordantes)

Telle qu'elle s'exprime dans la première formulation (c'est-à-dire dans les notes de Riedlinger), la préoccupation de Saussure n'a, à mon avis, rien d'historique: elle est purement synchronique, elle met en lumière le fait que l'étymologie populaire s'accommode d'une analyse incomplète, laissant des parties de mots inexplicables parce que dépourvues de correspondant clair au niveau du signifié⁹, des kénomorphèmes comme on les appelle parfois (CLG/E 2662, ajout des éditeurs, va d'ailleurs dans ce sens).

- Enfin, dans sa conclusion, condensée de moitié par les éditeurs, Saussure évoque les relations entre analogie et étymologie populaire. Le problème avait été posé dès le début, à propos de l'exemple de *sourdité* pour *surdité*, présenté comme explicable des deux manières par le CLG 238 (= CLG/E 2644) alors que I R 3.2, assez différemment, marquait d'emblée une frontière, et limitait l'étymologie populaire aux associations lexicales non conventionnelles:

⁹ Cf. Berrendonner et Reichler-Béguelin, 1989:105.

"On ne parle d'étymologie populaire que si le mot est associé à des mots avec lesquels il n'a rien à faire. Ainsi à *sourdité* (au lieu de *surdité*), on n'applique pas ce terme parce qu'il n'est pas arraché de sa famille naturelle."

Dans cette conclusion, deux idées à retenir, fidèlement reflétées, cette fois, par le texte publié par les éditeurs. D'abord, dans l'analogie, l'analyse spontanée ne porte pas sur la forme ancienne remplacée, mais sur les formes morphologiquement associées ayant inspiré la forme analogique nouvelle, qui est donc une création; dans l'étymologie populaire, c'est, au contraire, la forme initiale qui fait l'objet d'une réanalyse. L'autre idée consiste à reformuler cette idée en termes mémoriels: l'oubli de la forme initiale est à la source des cas d'analogie, car la forme analogique ne doit rien à cette forme initiale, et doit tout aux formes associées; au contraire l'étymologie populaire repose sur le souvenir, parfois imparfait, de la forme de départ, rapprochée par "confluence" et "hybridation" (CLG/E 2670: I R 3.10) d'un mot avec lequel elle n'avait rien à voir au départ. La décision de tenir l'étymologie populaire à part de l'analogie (il est question d'une "barrière infranchissable", CLG/E 2669: I R 3.9) est justifiée par cette différence dans le mode d'opérer, et par les conditions particulières où elle s'exprime (le lexique, et plus particulièrement certains secteurs marginaux comme les emprunts, les mots rares ou techniques).

Revenons, maintenant, au tri non innocent des exemples opéré par les éditeurs. Comme le chapitre est intégré à la partie diachronique du *Cours*, ils ne conservent que les exemples de type *historique*, ayant donné lieu à un changement linguistique entériné et consacré par l'usage, ce qui est annoncé dès le début du passage:

"Il nous arrive parfois d'estropier les mots dont la forme et le sens nous sont peu familiers, et parfois l'usage consacre ces déformations." (CLG 238 = CLG/E 2639)

Le problème est au contraire posé d'un point de vue purement *synchronique* par Saussure, et l'on trouve dans les notes Riedlinger:

"Il faut se contenter d'une définition provisoire: un mot est estropié dans la bouche des gens qui parlent parce qu'on ne le comprend pas dans sa forme traditionnelle et qu'on essaye de lui donner un sens, ou plus ou moins un sens, <au moyen de ses [lire ces?] modifications de forme>." (CLG/E 2639 et 2641: I R 3.2)

Il en va de même pour les illustrations: Saussure donne certes des exemples historiques en français et en allemand, mais il mentionne aussi plusieurs paronomases occasionnelles de type "synchronique", non reçues par l'usage, comme *langue verte*, *Erblasser*, *huile de foie d'amoureux*, et *trois cadéros*, exemples qui ont tout à fait disparu de la vulgate. On peut regretter une telle censure, car voilà un cas fort intéressant où Saussure ouvre une perspective sur ce qui pourrait être une linguistique des faits de parole: il prend en compte l'activité langagière non conventionnelle des locuteurs, et fournit même, pour le cas de *trois cadéros*, une belle explication sémantique de type externe, faisant appel aux particularités du référent:

"*Trocadéro* à Paris est appelé dans une partie de la population parisienne *trois cadéros* / [8], (*je vais aux trois cadéros*), peut-être à cause de son architecture particulière (deux tours mauresques et <une partie> centrale qui a aussi la forme de tour)." (CLG/E 2658: I R 3.7-8)

On a beaucoup reproché au structuralisme immanentiste d'avoir évacué de son objet d'étude le sujet ainsi que son rapport au monde: cet exemple nous interdit, en tout cas, d'affirmer à la légère que Saussure était insensible aux mimologismes et aux facteurs externes conditionnant l'activité langagière.

c) L'école genevoise et la paronymie

La réticence des éditeurs à mentionner de tels exemples est probablement à mettre en relation avec le fait qu'ils ont cherché à minimiser le rôle des associations fondées sur le signifiant

(cf. la fameuse série associative *enseignement-justement-clément*), dont l'existence était pourtant explicitement reconnue par Saussure lui-même dans le Cours III (Gadet, 1987:118). Sans doute les exemples d'*huile de foie d'amoureux* et de *trois cadéros* devaient-ils tomber, pour eux, dans la "catégorie inférieure de jeux de mots" fustigée dans leur note bien connue de la p. 174, qui est, relevons-le, tout à fait en accord avec la perspective normative qui pointe çà et là dans l'oeuvre de Bally. Celui-ci parle ailleurs de la "plaie du calembour" (1944:276), du "cas pathologique des paronymes" confondus par "les gens de demi-culture" qui les "emploient l'un pour l'autre à tort et à travers" (*ibid.* 176). Son *Traité de stylistique* de 1909 (qui fait suite au *Précis de stylistique* de 1905) contient de très intéressants paragraphes sur ce qu'il appelle l'"instinct étymologique", qui

"tend à *relier* entre eux les mots ou les éléments constitutifs des mots, en considérant leur forme extérieure et non leur rapport avec l'idée dont ils sont les symboles; ou bien il tend à *donner un sens* à ces mots ou à ces éléments, alors qu'ils n'ont pas de signification par eux-mêmes, et appartiennent à un tout, qui *seul* est significatif; de la sorte, on explique les uns par les autres les mots qui offrent quelque chose de commun dans leur forme, et l'on établit un lien entre les mots par leur forme seule, en négligeant le lien qui unit le fait de pensée au fait d'expression: on coupe la communication qui relie le symbole à la pensée et l'on établit une communication de symbole à symbole." (§35)

Dans cet ouvrage à visée didactique, en partie tourné vers l'acquisition d'une langue seconde, l'instinct étymologique est vu comme une tendance "dangereuse" (§46) contre laquelle il faut "lutter" (§37), dans la mesure où elle est un obstacle à la connaissance du lexique et où elle engendre des entorses aux relations de signification transmises par la tradition:

"Il y a des petits Français (j'en connais), qui croient que *assiéger*, c'est "mettre sur un siège"; j'en sais même un qui, pour avoir été égaré trop tôt dans le Jardin des racines grecques, définit *décadence* "une danse de dix personnes"! Telle est aussi (l'excès en moins) la raison d'être et l'effet de l'instinct étymologique chez l'étranger; c'est un pis-aller et un guide, malheureusement trompeur." (§38)

L'"instinct analogique", de son côté, n'est guère mieux traité que l'étymologique:

"Rapprocher des mots existants en se laissant guider par leur seule forme, c'est déjà grave; mais ce qui est pire encore, c'est de généraliser des données fournies par un ensemble de mots, pour imaginer des formations analogues où l'usage ne les a pas consacrées, il s'agit alors d'une véritable création; (...)" (§44)

Quant à l'étymologie populaire (§69), il faut s'en tenir "aux faits dûment contrôlés", sous peine de tomber "dans la pathologie du langage et même du langage individuel". Bally concède tout de même qu'une "grossière erreur d'étymologie" comme celle qui rattache *ouvrable* à *ouvrir* "ne peut être simplement ignorée, puisqu'elle est dans la conscience du sujet; en tout cas elle a plus de valeur que la véritable étymologie (*operare* "travailler"), qui est perdue; (...)" (§69; voir aussi le passage relatif aux homonymes, §52).

Ces citations illustrent bien l'ambivalence fondamentale de la notion de conscience du locuteur, de laquelle nous sommes partis au début de cette étude. Cette conscience est tantôt convoquée, tantôt récusée par le linguiste, pris entre deux missions contradictoires: la vocation d'observateur impartial des faits de langue, et celle de pourvoyeur de normes de bon usage. Sur ce point, Bally, même s'il finit par défendre le concept de structure sémantique fondée sur le sentiment linguistique des locuteurs, représente une position bien plus normative que Saussure, qui, lui, n'a probablement jamais cessé de douter du point de vue savant sur la langue¹⁰.

¹⁰ A la suite de Frei (cf. *infra*), Bally 1944:25 reconnaît certes l'intérêt des anomalies linguistiques qui éclairent le fonctionnement de la langue et expliquent son évolution; mais il ressent le besoin de distinguer entre les "aberrances" dues à la pure négligence de celles qui sont inspirées par "le secret désir de suppléer à un déficit de la langue correcte", cas qui seul "intéresse le linguiste".

Il faudra la *Grammaire des fautes* du franc-tireur de l'école de Genève Henri Frei, pour s'attaquer explicitement aux jugements de valeur colportés par les linguistes et leur vocabulaire: "(...) des termes comme *étymologie "populaire", contamination, contagion*, etc., font trop souvent croire qu'il s'agit de formes essentiellement pathologiques. Cela suppose un malentendu constant, car l'incorrect (point de vue normatif) est loin d'être nécessairement un déficit (point de vue fonctionnel)." (1929:44) Suit une typologie des faits d'étymologie populaire où Frei voit une des manifestations de l'instinct analogique, et où il propose une distinction (moins claire et moins convaincante, malgré tout, que les trois catégories présentées par Saussure dans le Cours I), entre analogie sémantique et analogie formelle. Curieusement toutefois, dans un article ultérieur intitulé "Ramification des signes dans la mémoire" (*CFS* 2, 1942, 15-27), Frei se montre plus étroitement fonctionnaliste. Il commente les quatre séries d'associations présentées dans le *CLG* 175, dont les deux premières sont fondées sur la combinaison de signes complets (signifiant + signifié); quant aux deux autres, c'est-à-dire les séries synonymiques et homonymiques, exemples d'associations unilatérales, leur étude, affirme-t-il, "ne ressortit pas, au fond, à la science de la langue proprement dite" (15-16).

Pour terminer sur cette partie où nous nous sommes interrogés sur les raisons de la discrète manipulation dont a fait l'objet le développement du *CLG* sur l'étymologie populaire, je citerai un extrait du compte rendu assez sec dont Meillet, un autre disciple de Saussure, a gratifié la *Grammaire des fautes* de Frei dont il vient d'être question:

"... des lettres d'illettrés adressées à des illettrés ne fournissent au linguiste que des données médiocres"... (*BSL* 30, 1929-30, 147)

Le problème est bien là, et se pose toujours avec autant d'acuité à la linguistique d'aujourd'hui: de quelle manière et sur quelle base socio-idéologique la linguistique se donne-t-elle le droit de sélectionner ses observables?

IV. La réflexion sur l'étymologie populaire après le Cours I: les graphies étymologiques et le cas de *décrépît*

Dans mon commentaire du chapitre sur l'étymologie populaire, j'ai essayé de montrer que par rapport à la version qu'en donnent les premiers éditeurs du *Cours*, l'approche saussurienne du phénomène est bien moins dépréciative, plus achevée du point de vue descriptif, et orientée davantage sur l'aspect synchronique des processus que sur leurs éventuelles incidences en diachronie.

Concernant le premier de ces trois aspects, on pourrait m'objecter qu'une fois au moins dans le *Cours*, il est bel et bien question, en termes évaluatifs, de "fausse" étymologie: c'est dans le chapitre "Langue et écriture" déjà mentionné sous I. Le passage en question peut être cité dans la vulgate, qui concorde avec les quatre sources dont nous disposons en l'occurrence (Cours III):

"Il y a encore la préoccupation étymologique; elle a été prépondérante à certaines époques, par exemple à la Renaissance. Souvent même, c'est une fausse étymologie qui impose une graphie; ainsi, on a introduit un *d* dans notre mot *poids*, comme s'il venait du latin *pondus*, alors qu'en réalité il vient de *pensum*." (*CLG* 50 = *CLG/E* 539-542)

Mais on voit qu'ici, la "fausse étymologie" n'est justement pas une étymologie à caractère synchronique. Due à quelque érudit latiniste, elle prétend retrouver l'histoire, et donne lieu à une intervention "savante" sur la langue dont Saussure réprovoque *a priori* le principe:

"Mais il importe peu que l'application du principe soit correcte ou non: c'est le principe même de l'écriture étymologique qui est erroné." (*CLG* 50 = *CLG/E* 543)¹¹

¹¹ Le statut de l'écriture chez Saussure mériterait à lui seul une étude que je ne saurais entreprendre ici. On connaît, et on incrimine parfois, ses réticences concernant la "valeur" de la représentation graphique. A mon sens, elles tiennent à deux raisons: l'une pédagogique, les étudiants en linguistique étant portés, comme tous les lettrés, à considérer la

Dans le cours III toujours, au moment d'illustrer par des exemples l'opposition entre point de vue évolutif et point de vue statique, Saussure évoque l'exemple de la confusion, en synchronie, entre le participe *décrépi*, de *crépir*, remontant lui-même à lat. *crispus* "ondulé", et l'emprunt savant *décrépit* < lat. *decrepitus* "usé par l'âge":

"Il est certain que pour la masse des sujets parlants *décrépit* (usé) n'est pas indépendant de un mur *décrépi*." (CLG/E 1382; S 2.27)

C'est là un exemple d'étymologie populaire qui aurait tout à fait pu figurer dans la rubrique 1 du chapitre sur l'étymologie populaire. Ce qui est intéressant, c'est que Saussure donne sans hésiter et avec assurance, dans ce passage, le statut de "fait statique" à un cas de confluence lexicale, "puisque c'est le rapport d'une valeur de la langue à une autre coexistante" (CLG/E 1384 = III C 339). Il n'y plus trace, dans son discours, de la moindre tentation de marginaliser le phénomène.

Qui plus est: le mot *pathologique* apparaît dans les notes d'étudiants relatives à cet exemple, mais appliqué non pas au fait d'étymologie populaire lui-même, mais, une fois encore, à l'intervention savante sur la langue:

"A un certain moment, d'une façon savante, par un fait *que nous appellerons pathologique*, on a introduit un mot *decrepitus* > *décrépit* dont l'origine est inconnue." (CLG/E 1381 = J 172, je souligne; voir aussi III C 339)

Cette application, peu conforme aux usages de l'époque, du terme *pathologique*, a bien sûre été omise dans le CLG 119, ce qui ne nous surprendra guère...

Ces deux moments du Cours III montrent bien que pour Saussure, au fur et à mesure que progresse sa réflexion, ce n'est ni la langue, ni les sujets parlants, qui "font des erreurs" ou des fausses analyses, mais bel et bien les savants qui prétendent la transcrire, la connaître et la modéliser. On mesurera la distance avec les propos de Bally cités plus haut, mais aussi le chemin parcouru par Saussure depuis sa thèse sur l'emploi du génitif absolu en sanskrit (1881): il y utilisait encore le terme d'"abus de langue" pour caractériser les faits d'analogie syntaxique, par exemple le fait de construire, en français populaire, *se rappeler de* comme *se souvenir de* (*Recueil* 296-297).

Bibliographie

- Bally (Charles), 1909 = *Traité de stylistique française*, Genève, Librairie de l'Université, Georg et Cie S.A., 1963.
- Bally (Charles), 1944 = *Linguistique générale et linguistique française*, 2e édition entièrement refondue, Berne, A. Francke S.A.
- Berrendonner (Alain) et Reichler-Béguelin (Marie-José), 1989 = "Décalages. Les niveaux de l'analyse linguistique", *Langue française* 81, février 1989, 99-125.
- Bloomfield (Leonard), *Le langage*, 2e édition, Paris, Payot, 1970 (1e éd. New York, 1914).
- Bréal (Michel), 1904 = *Essai de sémantique*, 3e édition, Brionne, Gérard Montfort, 1982.
- Chambon (Jean-Pierre), 1986 = "Remarques sur la notion d'étymologie populaire", *Travaux Neuchâtelois de Linguistique* 11, déc. 1986, 37-50.
- Chambon (Jean-Pierre) et Lüdi (Georges), eds, 1991 = *Discours étymologiques. Actes du Colloque international organisé à l'occasion du centenaire de la naissance de Walther von Wartburg*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag.

séquence écrite comme l'image exacte de la réalité sonore qu'elle est censée retranscrire, du moins dans les systèmes d'écriture à base phonographique utilisés par les langues indo-européennes anciennes ou modernes; l'autre plus particulière, due à sa fréquentation du lituanien, langue indo-européenne non consignée par écrit avant le 16e siècle de notre ère, et qui a sans doute représenté, pour Saussure, un modèle de transmission "naturelle" d'une langue.

- Chantraine (Pierre), 1970 = "Étymologie historique et étymologie statique", *Académie royale de Belgique, Bulletin de la classe des Lettres et des Sciences morales et politiques* 56, 80-95.
- Frei (Henri), 1929 = *La grammaire des fautes*, Genève-Paris (réimpression Slatkine, 1982).
- Gadet (Françoise), 1987 = *Saussure, une science de la langue*, Paris, PUF.
- Genette (Gérard), 1976 = *Mimologiques. Voyage en Cratylie*, Paris, Seuil.
- Godé (Robert), 1957 = *Les sources manuscrites du Cours de linguistique générale de F. de Saussure*, Genève, Droz (2e tirage, 1969).
- Littre (Emile), 1880 = *Études et glanes pour faire suite à l' "Histoire de la langue française"*, Paris, Didier, 1880 (la partie *Pathologie verbale* a été rééditée en 1986 par la Société des Amis de la Bibliothèque Nationale).
- Reichler-Béguelin (Marie-José), 1990a = "Des formes observées aux formes sous-jacentes", in *Présence de Saussure. Actes du Colloque international de Genève (21-23 mars 1988)*, R. Amacker et R. Engler, édés, Genève, Droz, 21-37.
- Reichler-Béguelin (Marie-José), 1990b = "Conscience du sujet parlant et savoir du linguiste", in : *Sprachtheorie und Theorie der Sprachwissenschaft. Festschrift für Rudolf Engler*, R. Liver, I. Werlen et P. Wunderli, édés, Tübingen, Gunter Narr, 208-220.
- Reichler-Béguelin (Marie-José), 1993 = "Motivation et remotivation des signes linguistiques", in *Étymologie diachronique et étymologie synchronique en Grèce ancienne*, Actes du Colloque de Rouen des 21 et 22 novembre 1991, A. Christol, C. de Lamberterie, J.-L. Perpillou, édés, Paris, Klincksieck, 1993, 9-30 (= *Revue de philologie* tome LXV fasc.1).
- Saussure (Ferdinand de), *CLG = Cours de linguistique générale*, 1^e éd. par C. Bally et A. Sechehaye 1916, 2^e éd. 1922, 3^e éd. 1931; cité ici dans l'édition de T. De Mauro, Payot, 1972, ainsi que dans l'édition critique et synoptique de R. Engler, Wiesbaden, Harrassowitz, dès 1967 (= *CLG/E*).
- Saussure (Ferdinand de), *Recueil = Recueil des publications scientifiques*, Genève, 1922 (réimpression Slatkine, 1984).
- Starobinski (Jean), 1971 = *Les mots sous les mots. Les anagrammes de Ferdinand de Saussure*, Paris, Gallimard.
- Vendryes (Jules), *Le langage. Introduction linguistique à l'histoire*, 4^e édition, Paris, Albin Michel (1^e édition achevée de rédiger en 1914).
- Wunderli (Peter), 1990 = *Principes de diachronie. Contribution à l'exégèse du "Cours de linguistique générale" de Ferdinand de Saussure*, Berne, P. Lang.